

© FONDATION ANTONI TÀPIES (BARCELONE)

LE LIVRE LULL-TÀPIES (1973-1985). ÉDITEURS: DANIEL LELONG (PARIS) ET CARLES TACHÉ (BARCELONE)

# LES CHEMINS DU LULLISME EN EUROPE

EUSEBI COLOMER HISTORIEN DE LA PHILOSOPHIE ET MEMBRE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES CATALANES

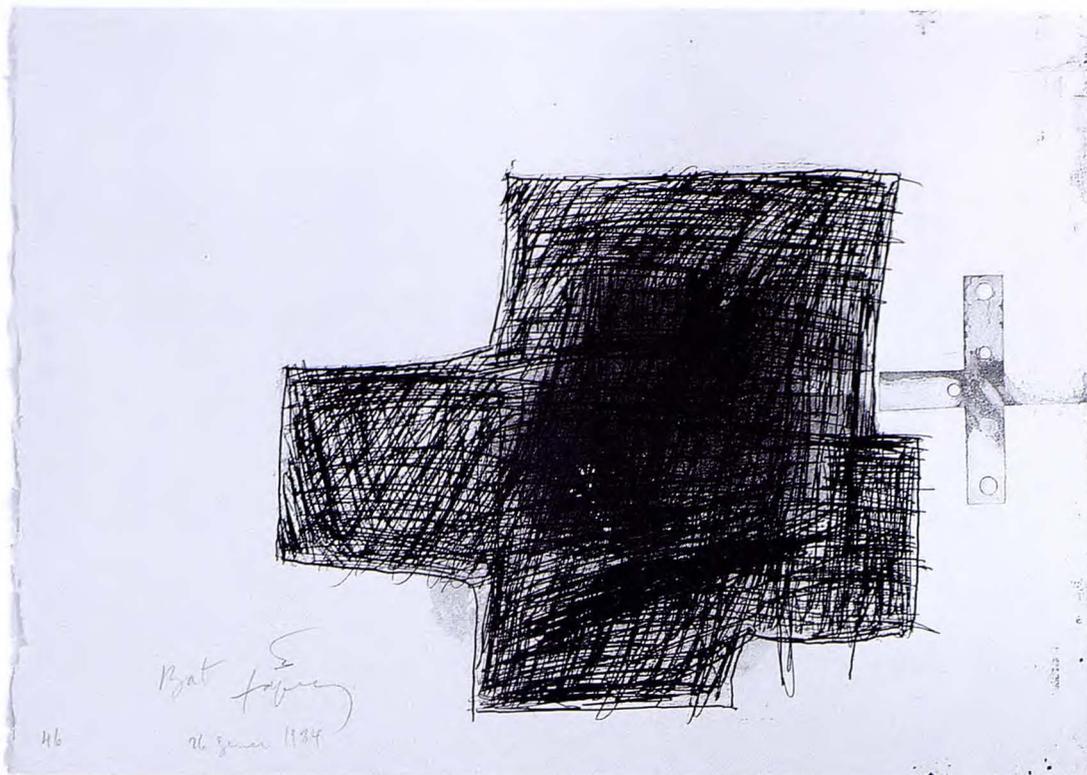
**R**aymond Lulle n'est pas seulement le plus grand penseur médiéval de langue catalane. Il est aussi le seul philosophe de notre pays ayant passé les frontières et bénéficiant d'une certaine réputation, bonne ou mauvaise selon les cas, auprès de quelques grandes personnalités de la pensée européenne. Le lullisme sous ses formes diverses sera présent lors du passage du Moyen Âge à la Renaissance, dans le rêve Renaissance et baroque propre à cette époque historique d'une science universelle et dans les discussions sur la méthode scientifique de la première modernité.

L'origine de cet extraordinaire phénomène culturel réside en partie dans les multiples intérêts présents dans la pensée artistique, capables d'attirer l'attention

d'auteurs de styles très divers. La légende fera le reste. Peu après sa mort, on attribua à Lulle le *Testamentum, l'oeuvre fondamentale de l'alchimie pseudo-lullienne, qui donnera bientôt origine* à environ quatre-vingt textes semblables, dans lesquels les recettes des alchimistes pour la fabrication de l'or et de l'elixir de longue vie se mélangent avec les lettres, les figures et les procédés combinatoires de l'Art. Il en ira de même un siècle et demi plus tard avec *De auditu cabbalistico*, un ouvrage tentant d'harmoniser l'Art avec la Cabale, et dont l'auteur était le médecin et philosophe véronais Pietro Mainardi, mais qui fut bientôt considéré comme une oeuvre de maître Raymond et fut donc incluse en tant que telle dans la fameuse anthologie lullienne de Lazarus

Zetzner, publiée à Strasbourg en 1598 et rééditée en 1609, en 1617 et en 1651. Pour bien des gens des XVIe et XVIIe siècles, le Lulle légendaire, alchimiste et cabaliste substituera presque le véritable Lulle. Pourtant, comme le signala A. Bonner, notre aversion justifiée pour la littérature apocryphe ne devrait pas nous faire perdre de vue le fait que ces oeuvres sont aussi une partie importante de l'histoire du lullisme et donc de celle de la pensée européenne de la Renaissance et du Baroque.

L'histoire du lullisme en Europe commence avec les efforts de maître Raymond pour diffuser sa pensée. Dans les dernières années de sa vie, afin de favoriser la diffusion de cette pensée, Lulle prit soin de confier trois collections de ses écrits



LE LIVRE LLULL-TÀPIES (1973-1985). ÉDITEURS: DANIEL LELONG (PARIS) ET CARLES TACHÉ (BARCELONE)

© FONDATION ANTONI TÀPIES (BARCELONE)

au couvent de franciscains de Palma, à la Chartreuse de Vauvert, près de Paris et à Perceval Spinola, son ami et son amphitryon à Gênes. Il faut encore ajouter à cela ses nombreux voyages. Notre infatigable vagabond visita Paris trois fois et fit une quinzaine de séjours en Italie. Il n'est donc pas étonnant que les premiers chemins du lullisme en Europe passent par la France et l'Italie.

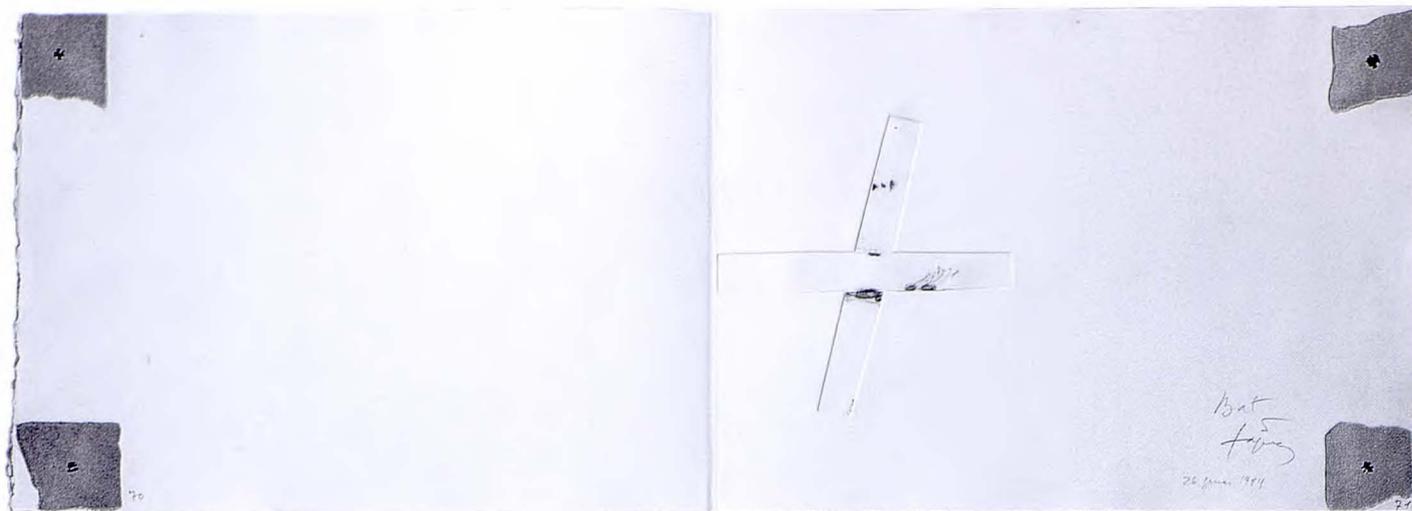
De fait, le lullisme français vient des contacts de maître Raymond avec les milieux universitaires de Paris afin de réunir quelques disciples qui maintiennent vivante la flamme de sa pensée. C'est le cas des deux maîtres de la faculté d'arts, Pierre de Limoges et Thomas Le Myésier († 1330). Disciple dévot et entreprenant, Le Myésier réunit dans sa maison d'Arras, où il s'était établi comme chanoine, une riche collection lullienne. Après la mort de maître Raymond, le bon chanoine utilisa ce fonds pour composer trois anthologies d'écrits du Bienheureux : l'*Electorium magnum*, un compendium volumi-

neux des développements doctrinaux de Lulle à partir d'une sélection de textes extraits de ses oeuvres ; l'*Electorium medium*, une seconde compilation plus brève que l'antérieure ; et l'*Electorium parvum* ou *Breviculum*, un troisième recueil encore plus réduit, dont le manuscrit conservé à la Bibliothèque de Karlsruhe comprend une magnifique série de douze miniatures, avec des scènes de la vie de Lulle, qui furent confectionnées pour commémorer la cérémonie palatine de l'offrande faite par Le Myésier des trois rédactions de son oeuvre à la reine de France Jeanne d'Evreux.

Nous ne savons pas grand chose du lullisme parisien du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup>. Pourtant, le fait que l'on veuille lui rendre la vie impossible prouve que la graine semée par Lulle et cultivée par Le Myésier n'était pas totalement morte. Vers 1390, la faculté de théologie de Paris, en proie à de nouveaux courants nominalistes, décréta l'interdiction des doctrines lulliennes dans l'enseignement théologique.

Pour enfoncer le clou, une lettre officielle fut envoyée à la Chartreuse de Vauvert demandant le retrait des oeuvres du bienheureux de la bibliothèque, oeuvres qui faisaient l'objet de consultations de la part des maîtres et des étudiants de la Sorbonne. Les promoteurs de ces mesures étaient Pierre d'Ailly, alors chancelier de l'université, et son successeur et disciple Jean Gerson. Ce dernier entama bientôt une polémique anti-mystique fracassante, au cours de laquelle l'auteur le plus critiqué fut maître Raymond. Gerson lui reprocha son excentricité doctrinale et l'utilisation d'un langage extravagant. La polémique anti-lullienne de Gerson atteignit des sommets dans le court traité *Contra Raimundum Lulli*, publié à Lyon en 1423, dans lequel le chancelier s'acharne contre le rationalisme théologique du *Liber de articulis fidei*.

À cause de l'interdiction et de l'orchestration littéraire qu'en fit Gerson, les auteurs qui suivaient le sillon lullien durent cacher leur véritable visage. C'est le cas



LE LIVRE *LLULL-TÀPIES* (1973-1985). ÉDITEURS: DANIEL LÉLONG (PARIS) ET CÀRIES TACHÉ (BARCELONE)

© FONDATION ANTONI TÀPIES (BARCELONE)

de Ramon Sibiuda († 1436), un médecin et théologue catalan enseignant à Toulouse, et qui dans le célèbre *Liber creaturarum seu De homine*, traduit et commenté postérieurement par Montaigne, reprend le projet lullien de justification rationnelle du contenu dogmatique de la foi chrétienne, mais dans un langage simple et sans utiliser l'apparat logico-métaphysique de l'Art. L'oeuvre de Sibiuda inaugure la tournure anthropologique de la pensée moderne et ébauche en même temps une ligne apologétique dont le point culminant sera Pascal.

Comme en France, la première graine du lullisme en Italie est semée par Lulle lui-même. Au cours de ses quinze voyages dans cette péninsule, il écrivit quelques vingt-cinq ouvrages et développa son action dans plusieurs villes, surtout à Gênes, Rome, Naples, Pise et Messine. Nous connaissons vaguement l'existence d'une école lullienne à Naples, où Landulfo de Columba apprit l'Art, et nous sommes informés de la présence de petits noyaux lulliens entretenant des relations avec respectivement les milieux des spirituels franciscains et du monachisme ancien, à Messine et à Gênes. C'est pourtant à Padoue – pas très loin de Venise, la ville qui au début du XVe siècle possédait la co-

llection lullienne la plus riche et la plus importante d'Italie – que se développe le cercle lullien le plus influent autour du professeur universitaire Fantini Dandolo, qui sera plus tard évêque. Cela est démontré par le fait qu'en septembre 1433, le lulliste barcelonais Joan Bolons est invité chez Fantini Dandolo pour y faire une lecture de l'Art. Padoue était alors une forteresse de l'averroïsme latin ou de l'aristotélisme hétérodoxe. Le lullisme de Padoue pourrait être interprété comme une réaction contre ce courant qui durant tout le XIVe siècle avait eu impunément la mainmise sur l'université.

C'est à la croisée de ces deux chemins qu'il faut situer la rencontre avec l'oeuvre de Lulle de la part de Nicolas de Cues (1401-1464), un Allemand qui fit sa carrière de droit à Padoue et qui poussé par Eymerich Van den Velde (1395-1460), un maître flamand diplômé à la Sorbonne qui l'initia à la théologie à Cologne, s'installa à Paris pour étudier *in situ* le fonds lullien de Vauvert. Rien de plus éloigné du caractère de Nicolas de Cues que devenir un épigone, même d'un génie aussi proche de lui que maître Raymond. Le contact très fréquent avec l'héritage du bienheureux, mis en évidence par les manuscrits lulliens figurant dans

sa riche bibliothèque, la plupart transcrits ou anotés de sa main, orientera pourtant de manière décisive sa pensée vers une vision de Dieu ou de l'infini comme une identité absolue – c'est le sens théologique du célèbre principe de coïncidence des contraires – et aussi vers une conception métaphysique et cosmique du Christ, le Dieu fait homme, comme médiateur entre l'infini et le fini, Dieu et le monde.

Sibiuda et Nicolas de Cues marque le début de l'époque de splendeur de l'héritage de Lulle en Europe. L'histoire du lullisme cesse d'être un épisode peut-être intéressant, mais en définitive provincial, et entre d'un seul coup dans l'Histoire avec un h majuscule. Il est symptomatique à ce propos de constater que l'intérêt pour Lulle fut lié d'abord avec l'intérêt pour Sibiuda et pour Nicolas de Cues. Ce fut le cas de Jacques Lefèvre d'Étaples (1455-1536), éditeur méritant de plusieurs ouvrages du bienheureux Raymond Lulle, comme le *Libre de contemplació*, le *Libre d'amic e Amat*, le *Fantàstic* et l'*Arbre de filosofia d'Amor*, entre autres. Son disciple, Charles de Bouelles (1479-1553), auteur d'une *Vie de Lulle*, fut aussi un admirateur du *Llibre de les criatures* de Sibiuda. De son côté, le grand humaniste italien, Giovanni Pico della



LE LIVRE LULL-TÀPIES (1973-1985). ÉDITEURS: DANIEL LELONG (PARIS) ET CARLES TACHÉ (BARCELONE)

© FONDATION ANTONI TÀPIES (BARCELONE)

Mirandola (1463-1494), conjugue son intérêt pour Nicolas de Cues avec la tentative de découvrir une méthode combinatoire qui participe en même temps de l'Art et de la Cabale. La personnalité la plus caractéristique de cette symbiose Lulle-Nicolas de Cues est cependant Giordano Bruno (1548-1600). Auteur d'un certain nombre d'écrits sur l'Art, le célèbre moine renégat associera le penchant à la combinatoire et la mnémotechnique à l'hermétisme avant d'ébaucher une pensée de caractère moniste qui éclate la conception de Dieu de Lulle et Nicolas de Cues dans la ligne d'un Dieu-nature, objet d'une nouvelle piété cosmique.

Le XVII<sup>e</sup> siècle est philosophiquement le siècle de la méthode. Il n'est donc pas étonnant que la dernière étape de l'histoire du lullisme européen bascule sur cette question. L'Art est vu surtout comme un *ars inveniendi*, comme la tentative d'ébaucher une méthode alternative à celle d'Aristote, qui soit à la fois inventive et pas seulement déductive et valable pour toutes les sciences. Le premier pas dans cette voie avait été fait au début du siècle antérieur par le franciscain Bernard de Lavinheta († 1530). Son ouvrage intitulé *Explanatio compendiosaque applicatio artis Raymundi Lulli*, qui mélangeait le

traitement de l'Art avec l'encyclopédisme, l'alchimie et la mnémotechnique, sera décisif pour le futur développement du lullisme. C'est aussi ce fatras qui fascina l'encyclopédiste allemand Cornelius Agrippa von Nettesheim (1588-1638) : dans son ouvrage intitulé *In Artem brevem Raymundi Lulli comentarium*, il convertit la tentative lullienne en une sorte d'"art pansophistique" du discours. Plus tard, Johann Heinrich Alsted (1588-1638), un autre Allemand, tentera dans sa *Clavis artis lulianae* d'harmoniser les trois "sectes de logiques" alors en vigueur : les aristotéliens, les ramistes (adeptes de la pensée de Ramus) et les lullistes, et verra en l'Art une méthode proche de la mathématique, capable de structurer et de systématiser toutes les connaissances. Point culminant de tout ce mouvement, le jésuite allemand Athanasius Kircher (1601-1680), influencé par l'ouvrage de son confrère espagnol Sebastián Izquierdo, *Pharus scientiarum*, écrira son immense oeuvre, *Ars magna sciendi*, avec l'intention de faire de l'Art une "science de la science", permettant d'élaborer une encyclopédie de tous les savoirs humains. Bien que l'on ait qualifié cette oeuvre de "mélange fascinant de science et de bêtises", il ne faut pas ou-

blier que Kircher, comme avant lui Izquierdo, assimile la combinatoire au calcul mathématique et tente d'adapter les procédés de la première au second. On arrive ainsi à la fameuse *Dissertatio de arte combinatoria* de Leibniz (1646-1716), dans laquelle le grand philosophe du rationalisme moderne reformule de façon plus scientifique le projet lullien et élabore en même temps un premier essai de constitution d'une logique mathématique et de création d'un langage universel, aujourd'hui encore en vigueur. Bien sûr, certains auteurs, comme par exemple Francis Bacon de Verulam et Descartes, condamnèrent l'Art comme une méthode tape-à-l'oeil juste bonne "à asperger des petites gouttes de science" ou "à parler sans jugement de ce que l'on ignore". Pourtant, ni ces critiques plus ou moins justifiées, ni les sarcasmes de Rabelais n'empêchèrent Ivo Salzinger (1669-1728) –un lulliste si enthousiaste qu'il croyait que maître Raymond lui-même était déjà parvenu à constituer l'encyclopédie– de mettre la main à la pâte au projet d'une édition monumentale des oeuvres de Lulle. Les huit tomes de l'édition de Mayence sont la plus belle clôture de ces quatre longs siècles d'histoire du lullisme européen. ■